

Le Galepin

- ROUGE -

n°18 - 1^{er} avril 2019



Leïla Télesfort – “Camille”

sommaire du n°17

CETTE PHOTO-CI	
. <i>Le grand déba...illage</i>	2
CE LIVRE-CI	
. <i>La belle n'a pas sommeil</i> , É.Holder	3
JEUNESSE	
. <i>L'Amoureux</i> , R.Dautremer	4
. <i>Sur le fil</i> , R.Blanco	5
. <i>La fille du samouraï</i> , F.Bernard, F.Roca	6
ROMAN ADOS	
. <i>Un sari couleur de boue</i> , K.Sheth	7
DANSE	
. <i>Leïla Téléfort</i>	8
ROMANS	
. <i>Médée chérie</i> , Y.Chami	12
. <i>Partiellement nuageux</i> , A.Choplin	13
B.D.	
. <i>Kamarades</i> , Abtey, Dusséaux, Goust	14
. <i>La mort blanche</i> , R.Morrison, C.Adlard	15
POÉSIE	
. Jacques Prévert	16
LES PETITS MÉTIERS	
. <i>Fusible</i>	18
LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ	
. <i>"Les lèvres quittées, la parole allait à l'aventure"</i>	19
EN MARGE DU CALEPIN SPÉCIAL TOMI UNGERER	
. <i>L'étroit brigand</i> , M.Le Drogo	20
. <i>Lettres au Père Noël</i> , G.Vanreysel	22

CETTE PHOTO-CI

Le grand déba...illage



Pauvre saint homme, sacrifié par sa hiérarchie comme victime expiatoire. Ce sera finalement une belle comédie – une de plus – qu'aura jouée l'Église catholique romaine. Dont les péchés traditionnellement s'absolvent par cette attitude que l'on voit sur la photo au Primat des Gaules (des gaules, on n'oserait pas l'inventer!...) et qui porte le nom de

contrition. Trois Pater et trois Ave. Pendant des siècles cet air patelin, ces yeux baissés et ces mains jointes ont suffi pour absoudre tous les crimes de l'Inquisition. "Selon que vous serez puissant ou misérable..."

Le fameux "secret de la confession" est toujours lié à la confession auriculaire, dans le cadre du sacrement de pénitence; il est reconnu par l'article 226-13 du code pénal. Il est même étendu à d'autres religions (protestantisme, judaïsme) qui ne pratiquent pas la confession. MAIS la modification du 1^{er} mars 1994 stipule en son article 226-14 que ce secret (assimilable à) professionnel "n'est pas applicable dans les cas où la loi impose ou autorise la révélation du secret", et "à celui qui informe les autorités judiciaires, médicales ou administratives de privations ou de sévices, y compris lorsqu'il s'agit d'atteintes sexuelles dont il a eu connaissance et qui ont été infligés à un mineur de quinze ans ou à une personne qui n'est pas en mesure de se protéger en raison de son âge ou de son état psychique." Les choses sont donc claires.

Néanmoins la Cour de Cassation en 2004 annulait une décision de la Cour d'appel de Versailles de 2002 qui avait saisi des enregistrements d'auditions effectuées par l'Officialité diocésaine de Lyon.

Bref, il faut donc savoir que la loi peut ne pas s'appliquer à tous et que la Justice, dans le dédale de ses propres organismes, comporte des instances pour tenter de maintenir les privilèges.

Parlons football. Parlons de la belle invention du VAR (la vidéo chargée de légitimer les décisions de l'arbitre de terrain). Lors du match Barcelone-Lyon (13.03), le défenseur Denayer tente de tacler Suarez, il ne le touche pas; c'est au contraire Suarez qui lui écrase le pied puis feint la chute. Pénalty! Le ralenti est tellement explicite que c'en est grotesque, car l'arbitre maintient sa sanction. Une seule question se pose: combien le Barça a-t-il payé? Car la FIFA est coutumière du fait...

La bonne nouvelle de l'affaire Barbarin: Rome n'a plus les moyens de s'acheter la Justice. Même (presque) en France.

Roger Wallet ♦

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

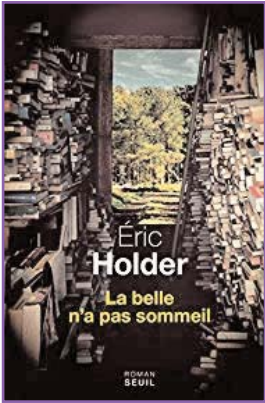
Michel Deshayes, Aude France, Anaïs Labbaye,
Rémi Lehallier, Yves Potoski, Sylvie Van Praët

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

ÉRIC HOLDER



JE TE LE REDIS, MERCI!

Difficile de parler du dernier livre d'Éric Holder sans que refluent les souvenirs de notre rencontre. J'écrivais mon premier roman, en 99, lui avait déjà publié une quinzaine de livres, dont

pas mal de nouvelles qui avaient ouvert mon horizon d'écriture. Il n'écrivait pas des histoires, à proprement parler: il me donnait le sentiment de s'enfermer dans une atmosphère et de creuser un tunnel de tous côtés autour de lui. Je me souviens entre autres de *Anne Freux* («*En compagnie des femmes*», au Dilettante. 96) dont la liberté de construction m'avait sidéré. Un début de narration: le narrateur est dans la classe d'Anne Freux, dont la beauté rebelle attise tous les désirs. Il trouve un prétexte pour la faire sortir de salle (quelque chose de dramatique à propos de son père) et lui avouer qu'il est amoureux d'elle. Elle, gênée, non. Des années plus tard, il la revoit tout à fait par hasard à une soirée. Elle a bu, elle est accompagnée. Elle le reconnaît et lui dit simplement Merci.

Je retrouve ce goût du romanesque dégagé des soucis de scénarisation – juste se plaire à des moments, des ambiances, des climats, jouer de l'ellipse, faire confiance au lecteur pour remettre les choses à leur place – dans son dernier livre qui a donc pile un an. Ou plutôt il ne construit pas un récit classique, comme il l'a fait par exemple dans *Mademoiselle Chambon* (une institutrice tombe amoureuse du parent d'élève qui vient maçonner chez elle). Il n'est pas l'homme d'une seule histoire mais plutôt celui d'un seul lieu. J'avoue une admiration absolue pour une longue nouvelle intitulée *Au milieu de nulle part* (ne serait-ce pas là un titre qui résu-

merait définitivement l'écrivain qu'il fut?) et dans laquelle il aligne cinq textes évoquant tous ce lieu où il vivait alors (Thiercelieux, hameau de Montolivet en Seine-et-Marne): une sorte de présentation historique et des personnages qui l'habitent.

Même construction ici. Le lieu est totalement improbable: une bouquinerie perdue en pleine forêt dans le Médoc (la région où il se fixa, quitté la région parisienne). «*Au milieu de la forêt, une librairie d'occasion, une bouquinerie dont les bacs, à l'entrée, semblent n'attirer la convoitise que des chevreuils, des corbeaux. On vous en aura parlé puisqu'aucune indication ne la signale, aucune publicité, pas de panneau.*» Le narrateur y vit. On ne sait de quoi, il a si peu de clientèle mais «*Les livres m'ont auvé la vie, depuis je sauve la leur*»... Un jour il se rend compte qu'un bouquin lui a été volé. Mais quand? Il n'a rien vu. Ce cleptomane mobilise son esprit. Il finira par tomber sur lui, qui plutôt viendra à lui pour se confesser, et Jonas deviendra un ami.

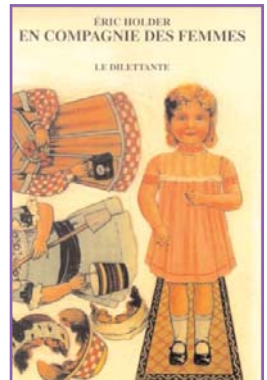
Il a des voisins, juste une maison, qui, au début du texte, est habitée par une adolescente, Inès, qui attache beaucoup de poids aux livres. Quand sa famille déménage, arrive Lorraine. Ah, Lorraine! Éric Holder est un charmeur et il ne saurait y avoir de livre sans égérie. Elles sont toujours farouches, indépendantes, cruelles même mais avec une tendresse folle. Ainsi est Lorraine dont il butine la bouche. «*J'ignorais qu'embrasser procurait de telles sensations. [...] Nous nous quittons millimètre après millimètre...*»

Lorraine part. Bien sûr. Et lui reste dans ses livres.

Je regrette, Éric, de ne pas t'avoir mieux fréquenté. *Et aujourd'hui, je te le redis, Merci!* mais ces mots sont de toi...

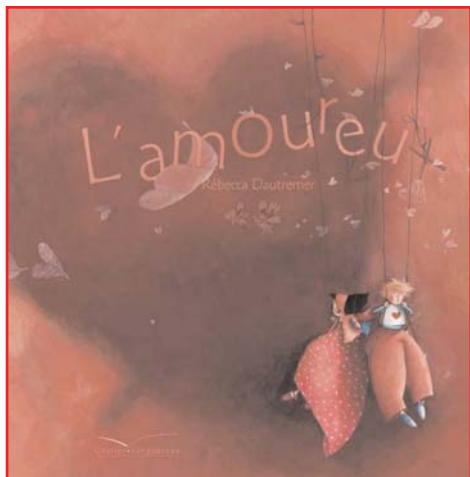
Roger Wallet ♦

La belle n'a pas sommeil, Éric Holder, Seuil, 2018.



RÉBECCA DAUTREMER

EXPRESSIVITÉ
ET DÉLICATESSE



J'ai découvert Rébecca Dautremer par un chef-d'œuvre absolu, "Soie", de Baricco, illustré par ses soins (2012). Un livre à offrir pour tous les amoureux.

Amoureux comme celui dont nous parle cet album de 2003 (Prix Sorcières), l'un de ses premiers, la date de naissance officielle de sa production illustrée étant de 1996. Ernest est amoureux de Salomé. La preuve : il lui tire les cheveux, il attrape sa capuche, il fait tomber ses lunettes... Mais qu'est-ce que c'est, être amoureux ? Les camarades d'école s'interrogent et se perdent en conjectures : paraît qu'on tombe dans ce cas-là, que c'est seulement dans les histoires de princes et de princesses, que la foudre tombe... Tout ce que les enfants entendent sur le sujet est passé au crible, jusqu'à ce que l'on entende parler de mariage et de bébés. Et en fin de compte Ernest n'a de cesse d'attraper Salomé avec ses ficelles pour la faire tomber... amoureuse.

On reconnaît là des variations classiques dans la littérature jeunesse, tout est dans le traitement graphique. Le grand format offre de magnifiques surfaces qui alternent fonds blancs et fonds entièrement colorés ; les rouges y dominent. Un élément de composition tra-

verse tout le livre : à côté des personnages enfants se glisse toujours un fragment de personnage beaucoup plus grand, qui rappelle le lien à l'adulte.



La typographie est particulièrement soignée. Choix d'un caractère bâton sans empattement et de couleur grenat. Sur les pages de gauche, le récit (souvent de brefs dialogues d'enfants) est écrit en paragraphe de quelques lignes (un à six mots maximum par ligne). Sur la page de droite sont consignées les réflexions de Salomé ; elles le sont sur une seule ligne qui épouse un mouvement du dessin, souvent une courbe ou une succession sinueuse, ce qui lui donne de la légèreté.



Quant au dessin de Rébecca Dautremer, il est un mélange d'expressivité dans la gestuelle des enfants et de délicatesse graphique dans les formes ou les matières significatives des adultes.

On rêve, on s'émerveille, on sourit...

Anaïs Labbaye ♦



L'amoureux,
Rébecca Dautremer,
Gautier-Languereau,
2003. 36p.,
format 28,5x28,5.

RIKI BLANCO

VOUS AVEZ DIT BIZARRE?



L'album jeunesse le plus étrange que j'aie jamais lu et vu. Hors normes. En dépit du thème, le cirque, qui est *a priori* dévolu à l'enfance.

Ce qui frappe d'emblée, ce sont les illustrations. Elles sont de conception très photographiques : elles recourent volontiers à la plongée et à la contre-plongée, dans une dominante sombre qui évoque le noir du spectacle où la lumière se concentre sur les artistes. Mais les personnages sont tous curieusement disgracieux, laids, difformes même. Ils sont absolument dénués de ce charme grâce auquel on peut s'identifier à eux. En fait ce



sont des personnages au graphisme "pour adultes". Difficile de leur trouver une parenté. Ils ont des rondeurs à la Botero et sont pour la plupart sans regard, cils baissés.

Le texte est important (env. 11.500 signes, huit feuillets) mais, lui aussi, d'une

curieuse scénarisation. Si toutes les "histoires" se déroulent dans le cirque, elles sont sans rapport les unes avec les autres et sans continuité. Mais parfois, comme avec l'homme-canon, l'auteur y revient plus loin. La plupart racontent des personnages déjantés (l'homme-canon ne veut pas sortir de son affût métallique, la voyante a perdu tous ses pouvoirs...) et sont à un point de rupture ; plusieurs d'ailleurs quittent purement et simplement le cirque. Les scénarios reposent sur des propositions surréalistes, comme le lanceur de couteaux qui est si maladroit que, depuis quinze ans, il ne réussit pas à tuer celui qui lui sert de cible. Cela m'a irrésistiblement évoqué ces textes de "la bande à André Breton" dans lesquels l'imprévu tient lieu d'humour. Ils sont graves – le clown repose dans son cercueil – et la fantaisie apportée parfois dans leur typographie (textes arrondis ou ferrés le long d'une diagonale) apparaît d'une totale gratuité. Comme le furtif baiser qu'échangent l'homme-canon et la trapéziste qui ne met plus les pieds au sol car c'est au sol qu'elle a le vertige.

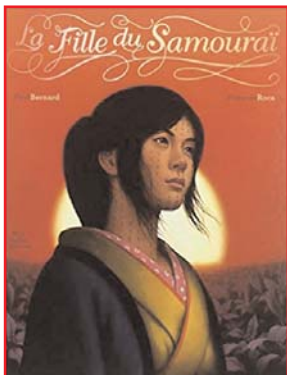
Bref, si la surprise est incontestable, rien n'attache le lecteur à sa lecture. On a le sentiment d'un univers boiteux, d'un désespoir cynique à la Cioran. Et aucun attrait dans les illustrations. Un livre jeunesse rare.

Anais Labbaye ♦

Sur le fil et autres histoires de cirque,
Riki Blanco, Milan jeunesse, 2008.
41p., format 22,5x30,5.



UNE SPLENDEUR



Ces deux-là écrivent, ces deux-là dessinent, seuls et ensemble, depuis une quinzaine d'années quand sort ce grand album.

Il y a du miracle là-dedans. D'abord évidemment dans les images de Roca mises en scène avec une précision photographique

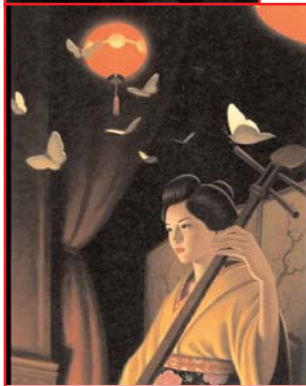
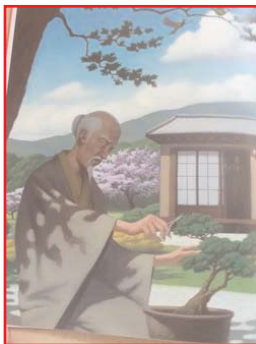
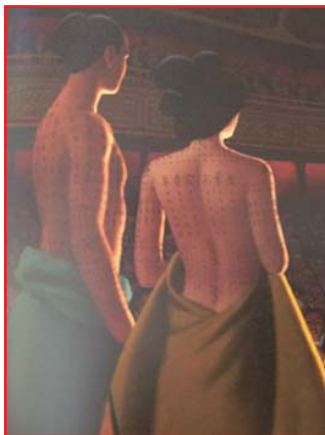
– d'autant que le récit évoque un “concours d'histoires vraies ou presque” racontées en direct sur le plateau d'un théâtre. Ce sont véritablement des tableaux parfaitement “léchés” qui sont des merveilles de lumières, du clair-obscur au plein ciel. Sublime la délicatesse avec

laquelle il peint le tatouage de Tomo (la jeune femme) et de Tomé (le jeune homme).

Ce tatouage figure le *Traité des cinq roues* que rédigea en 1643, peu avant sa mort, le samouraï philosophe Miyamoto Musashi. Traité de combat au sabre

et aussi traité de vie. Fred Bernard invente une histoire “de cape et d'épée”. Tomé navigue avec son père. Ce dernier meurt aux abords d'une île. Celle où vivent un très vieux samouraï et sa fille. Tomé va suivre l'enseignement du sage et devenir lui aussi un redoutable combattant. La jeune fille sera enlevée par les Guerriers-Démons et leurs terribles dragons...

L'écriture respecte les règles du genre: un mélange de récit direct, franc et de suggestions, de notations qui prendront sens plus tard (comme la main droite qui



Fred Bernard

François Roca

manque au jeune conteur sur scène). Il y a là un bel exercice d'humilité de la part de l'auteur qui fuit l'originalité et l'exotisme – ou plutôt s'y coule sans chercher à renouveler le genre. Mais évidemment c'est la beauté des personnages qui nous emporte le cœur – comment ne pas tomber amoureux de ce jeune combattant et de cette magnifique silencieuse au regard décidé qui, sur la couverture, fait se lever le soleil?

Tomo et Tomé portent sur leur peau tout l'enseignement du maître. Ils ont le devoir de vivre.

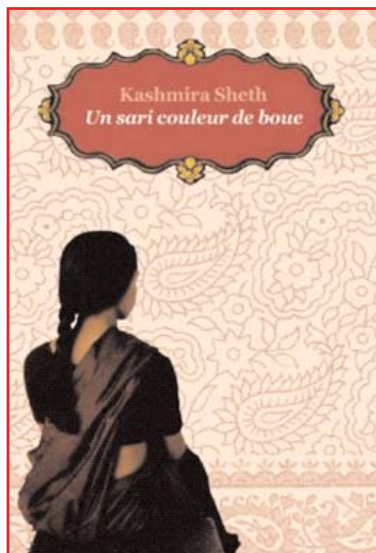
Anaïs Labbaye ♦

La fille du samouraï, Fred Bernard, ill. François Roca, Albin Michel, 2012, 39p. format 29x36.



KASHMIRA SHETH

« UN SARI COULEUR DE BOUE »



L'Inde au début du XX^{ème} siècle; Gandhi commence sa lutte contre les colons anglais; Leela a treize ans et a été mariée à neuf ans. Ce jour-là elle doit rejoindre la famille de son époux. Leela est la fille choyée d'une famille brahmane – la plus haute caste en Inde. Elle a acheté des bijoux pour ce départ et semble apprécier le mari que sa famille lui a choisi. Mais son mari après la cérémonie se fait mordre par un serpent et meurt. Leela est veuve et comme toute veuve de cette caste elle est condamnée à le rester. On lui tond la tête, on lui prend ses bijoux et ses plus beaux vêtements, et elle doit revêtir le sari marron “couleur de boue” des veuves. Elle doit rester cloîtrée chez elle pendant un an.

Son frère veut tout faire pour l'aider mais leur père ne veut rien entendre. Une jeune professeure vient enseigner Leela et c'est la seule occupation qui est tolérée. Leela va découvrir à travers son enseignement l'essayisme et poète Narmad qui pourfend dans ses écrits les

idées reçues et les traditions, en particulier celles concernant les femmes. Mais Leela doit aussi supporter les préjugés des tantes et habitants du village où elle vit.

Pourtant l'Inde est en ébullition, l'armée anglaise n'hésite pas à tirer sur la population en révolte. Leela suit cette actualité dans les journaux. Elle réussit son examen de fin d'année et pourrait entrer à l'université de Ahmedabad si son père l'y autorisait. Alors dans un dernier sursaut elle a le courage d'affronter ce père qui décide de tout en lui déclarant “...il est plus facile de se plier aux coutumes que de les remettre en question. Bapuji (Père) nous devons nous engager à lutter contre tout ce qui est injuste et cruel y compris contre les traditions et les préjugés.”

L'auteure s'est inspirée de la vie de sa grand-mère qui avait vécu le même calvaire: mariée, veuve très jeune et condamnée à l'oubli par la société. Elle s'était pourtant battue pour continuer ses études et avait réussi.

Un roman somptueux qui nous emporte dans l'Inde des années de lutte pour la décolonisation à travers le regard d'une enfant devenue veuve. Son combat et celui de Gandhi se répondent. Sa révolte devient la nôtre. Ses doutes, sa résignation se meuvent au fil du récit en combat contre les traditions et l'injustice qui l'enferment, elle, sa mère et ses tantes.

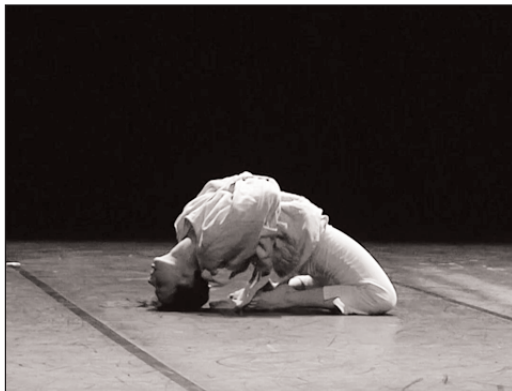
D'un point fixe, la maison où l'héroïne est tenue enfermée, le roman balaie l'histoire de l'émancipation de l'Inde à travers les articles de journaux et les conversations des personnages.

Ce roman remue tous nos sens: les parfums, les couleurs et les sons qui baignent Leela nous envahissent. Certains mots sont volontairement laissés en gujarati – langue parlée par l'héroïne – ou en hindi et sanskrit. Un glossaire en fin de livre nous éclaire s'il en est besoin.

Sylvie VAN PRAËT ♦

Un sari couleur de boue, Kashmiri Sheth,
L'école des Loisirs, 2014.

LEÏLA TÉLESFORT

PASSIONNÉE
ET INDOMPTABLE

Je dois d'abord parler de Camille, pardon... de "Camille". Les guillemets tombent d'eux-mêmes comme, dans un roman, l'auteur s'efface devant le personnage auquel, page après page, il insuffle la vie.

Pour la première fois la voir danser, entrer sur la pointe des pieds dans son univers de création, simplement la regarder et l'écouter. Je dis l'écouter: elle ne parle pas mais la musique de Philip Glass qu'elle a choisie est sa voix. À moi de l'entendre. Elle est ainsi: à chacun sa part de travail; elle prend la sienne, qui est de chorégraphe et de danseuse, mais au spectateur de faire la sienne, qui est d'apprendre une langue en partie étrangère s'il veut partager l'émotion qui lui soulèvera le cœur.

Car c'est bien à cela, n'est-ce pas, que sert le travail artistique...

Trois tableaux constituent la pièce, qui correspondent à trois moments-clés dans la vie de la sculptrice.

Le premier est strict, il "raconte" l'enfance et l'adolescence dans le presbytère d'un petit village de l'Aisne. Fille d'un conservateur des hypothèques et petite-fille de médecin, aînée d'un cadet qui se destine à la diplomatie, Camille tient sa place, en longue robe noire sous un manteau mauve, les cheveux sagement pris dans un petit chapeau à voilette, regards pudiquement dirigés vers le sol.

Sur scène, un bureau lui semble assigné. Pourtant, à Cour, une silhouette tranche dans ses draps blancs, on dirait une sculpture. Elle ne la dévoile que tardivement, après que, parfois, l'ont agitée des mouvements nerveux "incontrôlés". Sur la sellette, rien qu'un bloc de terre.

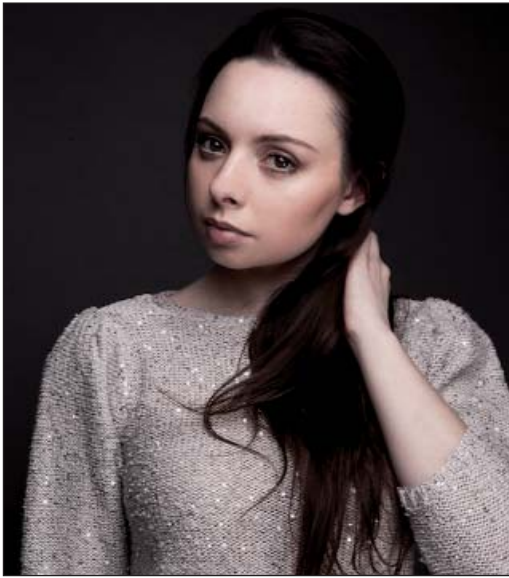
Le deuxième est sautillant et souriant. Elle va, longs cheveux au vent, dans une robe claire aux reflets roses. Elle sourit. Elle regarde droit devant elle. Le bureau a disparu, ne reste qu'un tabouret rond. Elle semble sûre d'elle, de son talent – ce sont ses années Rodin. Assise, ses genoux s'écartent en rythme comme ceux d'une gamine en proie à une joie trop grande. Parfois elle se ramasse sur elle et, comme en crise, des gestes d'excitation l'agitent. Est-ce le vertige qui la saisit devant un tel bonheur ou douterait-elle? De son talent ou de son compagnon dont la gloire l'écrase? Vers la fin du tableau, elle semble retrouver un peu de sa sérénité mais vide le lieu en partant.

Le troisième est le plus déchirant. Camille Claudel, à trente-huit ans, a détruit ses œuvres et, l'année d'après, elle est internée pour "démence paranoïde". Son agonie durera trente ans. Le choc quand elle entre, marchant à reculons, dans sa camisole de force d'un blanc cru, dos arqué vers l'arrière! Ses cheveux sont noués en queue de cheval. Quand elle nous regarde, elle a ce visage sidéré de ceux qui ne comprennent pas. Elle tombe au sol, elle se débat, elle se démène, elle s'abandonne, elle se relève. Elle va vers la sellette et s'agenouille, dans la pose des dolentes bibliques. La lumière en douche se resserre sur elle, elle finit par se débarrasser de sa camisole et par se libérer le torse. Alors, des cintres, la pluie tombe sur elle, hallucinée.

C'est peu dire que ce solo est prenant: il vous agrippe et vous tire hors de vous. Car il possède deux qualités fondamentales: sa justesse et son intelligence. Justesse car il n'y a, dans le travail scénique de Leïla Télésfort, aucune tentative de virtuosité, aucune volonté de nous en remontrer; elle est dans son personnage et l'on sent bien que chaque geste est pesé, jusqu'à la tension d'un index ou la cambrure d'un pied. Intelligence car chaque geste est une phrase du roman vrai de Camille qu'elle écrit devant nous; il n'est pas jusqu'à certaines poses qui, sans didactisme, reprennent la gestuelle des personnages qu'elle a sculptés. Comment douter que, devant nous, Leïla Télésfort est habitée?

["Tout y est : l'énergie créatrice débordante, l'amour passionné les désillusions, les tourments, les débordements, l'épuisement, la folie, et l'infinie solitude. Leïla Telesfort nous offre la danse la plus proche de la pensée de Camille Claudel." – Sylvie Besson]

*"On croit qu'elle y pose le pas
Mais c'est son âme qui s'envole
Sur la scène son corps est là
On croit qu'elle y pose le pas
Son corps qui nous met en émoi
Et nous ébranle et nous affole
On croit qu'elle y pose le pas
Mais c'est son âme qui s'envole."*



Elle a le visage mutin, encadré de longs cheveux foncés. Les yeux sombres vous vrillent. Les mots viennent aisément, avec sincérité, sans affectation. Parfois ils jaillissent comme des évidences – lorsqu'elle parle d'elle, de son enfance, de son parcours – et parfois ils viennent de plus loin, on les sent réfléchis pour traduire au mieux des émotions et des pensées.

La maison dans laquelle je la rencontre est celle où elle est née, dans un petit village d'une très ancienne province. Or elle vit à Paris, elle est jeune, la trentaine,

elle est prompte à voyager et sa danse est pleinement d'aujourd'hui, de la "génération Y" qui, dans l'alphabet phonétique international, se prononce "waï", comme "why?" "pourquoi?"

" J'ai toujours dansé "

Pourquoi dansez-vous?

Ma mère, Marie Devillers, danse. Je l'ai toujours connue danseuse. Toute petite, je ne voulais pas forcément apprendre à danser, je voulais être avec ma mère. Avec mon père, ils avaient aménagé un studio dans la cour intérieure de la maison et créé un "centre chorégraphique pour l'enfance". Je venais la rejoindre quand elle enseignait. Et je découvrais avec émerveillement quinze grandes sœurs accomplies dans leur art. Je ne saurais mieux dire : elles avaient des auréoles sur la tête.

Qu'avez-vous appris, en dehors, j'imagine, des gestes techniques de la danse?

L'une des premières leçons, ce fut : souffrir en silence. La danse fait mal, on sort son corps de sa zone de confort. Être danseur, c'est souffrir dans son corps. Parfois on ne peut se retenir de le manifester, ouille! aïe! On apprend très vite à interioriser sa douleur et à la transmuier.

Vous suivez une scolarité brillante qui vous mène au lycée Molière, à Paris, en hypokhâgne...

... Option théâtre! Parce que je me sentais mal à l'aise dans une structure hyper-scolaire, je savais que ma voie n'était pas celle-là. Je voulais être actrice. L'option n'avait lieu qu'une fois par quinzaine mais c'était intense. Très vite je me suis retrouvée avec une caméra et un appareil photo dans les mains et j'ai participé de plus en plus à des stages de théâtre hors du lycée. Ce que j'y ai vécu m'a poussée à m'inscrire au cours Florent.

Là encore votre parcours est remarqué.

J'ai suivi les trois ans de formation. Tous les professeurs y étaient remarquables, mais celui à qui je dois le plus est Xavier Florent, pour sa générosité et son sens pédagogique, il m'a énormément apporté.

Cette formation aux arts de la scène m'a permis en fait de redécouvrir que la danse était ma nature première, qu'elle seule me connectait à mes joies profondes.

La rage

Et en 2014 vous créez "Camille".

Je le re-crée car, trente ans plus tôt, c'est Marie Devillers qui l'a créé. À ce moment de ma vie, je ne sais pas très bien quelle est ma voie. Moi qui avais fondé tant d'espoirs dans le travail de comédienne, je ne peux que constater que les milieux du théâtre et du cinéma sont clos et que je ne dispose pas des sésames relationnels pour en ouvrir les portes. Pourtant je sens en moi des univers qui ne demandent qu'à être créés. Je ressens un immense désespoir. Il faut être un peu désespéré pour pouvoir danser. J'éprouve une véritable rage.

La partition de Marie n'a pas été "labanotée" ni écrite d'une quelconque façon. Il existe peut-être quatre-vingts systèmes de notation, les plus connus étant ceux de Laban dans les années 30 et de Benesh dans les années 50. Ma mère m'a "donné" son solo non pas pour que je le reproduise mais pour que, sur la même construction en trois parties autour de la vie de Camille Claudel, je l'assimile et le personnalise. Ce qu'elle m'a transmis c'est un vocabulaire de gestes et d'émotions. Quant aux mots pour les traduire, je dirais que Camille est amoureuse, passionnée et indomptable.

Passionnée et indomptable, deux adjectifs qui parlent de vous puisque, deux ans plus tard, vous créez "Y"...

Au départ, le projet reposait sur un dialogue avec une comédienne. Je m'étais laissé inspirer par "Alice" de Lewis Carroll et son Pays des Merveilles qui oscille entre un surréalisme ingénu et une folie cauchemardesque. Le dossier n'a pas abouti et "Y" est devenu un solo, ou plutôt un duo avec une bande vidéo. Duo entre la réalité vivante et le monde virtuel puisque c'est l'irruption du virtuel et d'internet qui, pour les sociologues, caractérise cette génération née à la fin du XX^e siècle. La mienne.

Mais le véritable problème du spectacle vivant, c'est moins la création que la diffusion. Les scènes nationales qui pourraient jouer un rôle incitatif déterminant fonctionnent elles-mêmes en réseau autour de ce qu'il est convenu d'appeler des valeurs sûres. Comme si la création et la sécurité allaient de pair.

Ceci dit, je ne suis pas restée inactive. J'ai travaillé avec plusieurs compagnies: la compagnie L'A, dont le chorégraphe est Rachid Ouramdane, il dirige le centre chorégraphique national de Grenoble; la compagnie

du Mouton Noir et la Compagnie Marie Devillers. J'ai eu la chance de me produire sur quelques scènes importantes telles que le théâtre national de Chaillot, la Grande Halle de la Villette, le Théâtre de la Ville ou la scène nationale de Beauvais.

Vous avez aussi effectué un court séjour à Los Angeles...

Un mois et demi, mais d'une telle intensité! Au "Los Angeles Performing Art Conservatory", pour me former à des méthodes de jeux initiés par des gens comme Sanford Meisner, Stella Adler, Lee Strasberg ou Michael Chekhov. Ce stage a beaucoup nourri ma pratique scénique.

Vous avez aussi des interventions en milieu scolaire ou hospitalier...

Oui, j'interviens dans le cadre de projets initiés par le ministère de la Culture, via le Centre national de la Danse, et par la commission européenne Culture 2000.

"Salomé"

Et le démon de la création n'a pas tardé à vous reprendre... Parlez-moi de "Salomé". Quelle Salomé vous inspire? La reine de Judée qui se marie ensuite avec le frère de son mari défunt Aristobule au second siècle avant notre ère ou la fille d'Hérodiad qui fit décapiter Jean-Baptiste?

Le projet de Salomé s'adresse à Israël et à la France. Je suis partie en effet de ce personnage historique, telle que la met en scène Oscar Wilde, en 1891, dans un texte écrit en français. Dans la première scène, dès la troisième réplique, il évoque la beauté de la princesse Salomé qui "a des pieds comme des petites colombes blanches... On dirait qu'elle danse". C'est plus qu'une invitation...

La princesse Hérodiad est la femme d'Hérode. Ce dernier a fait jeter au fond d'un puits le prophète Iokanaan (Jean-Baptiste), qui ne cesse d'injurier Hérodiad et prêche la venue de "celui qui parle à ses disciples sur la mer de Galilée", c'est-à-dire Jésus-Christ. La princesse Salomé veut le voir. On le sort de son trou. Sa jeunesse et sa beauté sidèrent Salomé qui en tombe instantanément amoureuse. Iokanaan déclare qu'il a vu le Messie; aussi les Juifs demandent-ils à Hérode de le leur livrer. Mais ce dernier est plus préoccupé par sa belle-fille, il ne cesse de la regarder et lui propose même de prendre la place de sa mère! Il lui

demande de danser pour lui et promet de lui donner tout ce qu'elle demandera, même la moitié de son royaume. Salomé finit par céder. Des esclaves apportent des parfums et les sept voiles rituels. La danse des sept voiles est une danse de dénuement. En récompense, elle demande la tête d'Iokanaan. Quand un soldat la lui apporte sur un bouclier d'argent, elle laisse éclater sa passion amoureuse pour le jeune prophète et baise enfin sa bouche, qu'il lui refusait. Sa dernière réplique: "Il y avait une âcre saveur sur tes lèvres. Était-ce la saveur du sang?... Mais, peut-être est-ce la saveur de l'amour. On dit que l'amour a une âcre saveur..." conclut la courte pièce de Wilde – un acte – à la façon d'une morale.

"Amoureuse, passionnée, indomptable"...

Oui, Salomé est de cette trempe.

Avez-vous des pistes de construction du spectacle?

Il y aura sept grands voiles blancs sur scène et beaucoup de vent. La création est construite comme un effeuillage scénique, Salomé et sa danse sont emportées par les éléments scéniques. Au fur et à mesure les voiles finiront par ne plus voler, la musique cessera et la lumière deviendra simplement une lumière de service sur le plateau. La danse cessera aussi jusqu'au retour d'une simple pulsation sonore, puis le mouvement de nouveau reviendra, et le vent. Dans cette deuxième partie, les éléments scéniques exprimeront la tempête intérieure de Salomé.

Et la musique?

Pour le moment je m'oriente vers "Les quatre saisons" recomposées par Richter. Il y aura sans doute aussi "The Chain" du groupe Rumours.

Est-ce que ce sera un solo?

Je dirais plutôt un trio entre la danse, le vent et l'art numérique. Mais je serai le seul élément vivant sur scène. La seule interprète.

Tout à l'heure, nous parlions à bâtons rompus. Je vous ai questionnée sur les chorégraphes que vous aimez et qui peuvent vous inspirer, et vous avez cité très vite l'Israélien Ohad Naharin et la "danse Gaga" qu'il a développée au sein de sa compagnie, la Batsheva de Tel Aviv. Or la Judée, où se déroule l'histoire de Salomé, est devenue une partie constituante d'Israël. Faut-il y voir un rapport?

Oui! Le personnage de Salomé est emblématique d'une personnalité éprise d'absolu et c'est à ce titre qu'il me touche. La "danse Gaga" est une pratique

artistique extrêmement libératrice, une sorte d'improvisation guidée à laquelle j'ai entrepris de m'initier. J'ai la volonté de créer une pièce interterritoriale entre la France et Israël. Le personnage de Salomé appartient à cette terre d'Israël et la recherche chorégraphique de cette création, par le Gaga aussi. Cependant je m'appuie sur un texte écrit en français et mon parcours de danseuse est porteur des influences de Françoise et Dominique Dupuis, pionniers de la danse contemporaine en France.

Je lisais dans un magazine que les danseurs de la Batsheva "font tout plus fort et plus vite que les autres".

Oui mais il n'y a là ni performances ni exercices de virtuosité. C'est tout le contraire: on ose tout, on fait trembler son corps, on agite les bras et les jambes dans tous les sens, on est libre de ses mouvements et de leur intensité. J'aime beaucoup quand Naharin parle de la symétrie, qui est une des grandes illusions de la danse classique: faire pareil à droite et à gauche. Lui, dit qu'il a un exercice qui s'appelle "J'emmerde la symétrie" et qu'il porte attention aux différences infimes entre droite et gauche car, dit-il, "cela peut créer des formes encore plus belles, plus pures".

Encore plus belle, encore plus pure sera "Salomé". Je n'en doute pas au sourire confiant qui erre sur ses lèvres quand notre entretien s'achève.

Roger Wallet  février 2019



YASMINE CHAMI

UN ROMAN XIX^{ÈME} SIÈCLE

Les éditeurs font parfois n'importe quoi! Comme par exemple de mettre cette photo de Lilli Roze en couverture: cette femme au dénudé et à la pose très codés n'a rien à voir avec la Médée quinquagénaire dont parle le roman. Absolument rien. Actes Sud cédant aux sirènes du peuple, il y a décidément quelque chose de pourri au royaume de la littérature...

Médée est une sculptrice marocaine. Elle a toujours travaillé dans l'ombre de son mari, chirurgien renommé, le suivant de par le monde dans ses colloques et conférences. Elle l'attend à Orly, il est allé faire une course de dernière minute. Il ne reviendra pas. Médée dès lors se terre dans sa douleur, accompagnée par ses enfants. Elle refuse de quitter le lieu et prend une chambre dans l'hôtel de l'aéroport. Elle y plonge dans un désespoir terrible. Ce qui l'en sortira, c'est la rencontre inopinée avec une femme d'entretien qui lui inventera sur place un atelier dans un vieil entrepôt et la convaincra de retailler la pierre pour sculpter cette femme qu'elle est, qu'elles sont. Juan, le sculpteur qui avait salué ses premières œuvres et a toujours brûlé d'amour pour elle, promet de venir la rejoindre dans son atelier.

On entend, dès la première phrase, la petite musique modianesque de la mélancolie: *"Longtemps, Médée a fait un rêve, dont elle s'éveillait une crispation au cœur, l'esprit chaviré par la soudaineté et la lenteur vertigineuse de la chute."* Et l'on ne demande qu'à se laisser bercer. Malheureusement, comme toujours dans un texte, il y a l'écriture. Le registre de langage est très relevé et cela ne va pas, parfois, sans une certaine affectation. Cela se

sent d'emblée à travers l'usage des adjectifs qui, comme toujours, "sentent l'école" et les rédactions appliquées. *"Elle a passé la main dans sa chevelure luisante, aux reflets rouges profonds, a lissé du bout des doigts ses longues paupières, ses prunelles violettes fixées sur lui..."*: sept noms, cinq adjectifs, une langue du XIX^{ème}. Et que dire de la structure de la phrase qui s'expose comme un exercice de virtuosité. Dès la deuxième phrase cela éclate: circonstancielle de condition *"Si quelqu'un lui avait demandé"*, circonstancielle de temps *"à quel moment elle avait commencé à faire ce rêve"*, relative *"dans lequel elle se tenait au sommet d'une falaise battue par le vent"* qui se prolonge par un participe présent, *"regardant de ses étonnantes prunelles violettes le vide en dessous d'elle"*, proposition non verbale juxtaposée au mot rêve *"un songe inquiétant"* que complète une relative *"où survenait soudainement un grand chien noir, avançant vers elle"*, nouvelle relative cette fois en lien avec elle *"qui oscillait, luttant de tout son corps menu contre les bourrasques déchaînées"*, et enfin vient la proposition principale *"elle aurait répondu"* - mais il faudra encore une relative de temps, une conjonctive de comparaison et une relative y adjointe, pour terminer la phrase! Le record page 120 avec une phrase de 36 lignes et 311 mots et 20 propositions: 1 principale, 5 conjonctives, 8 relatives, 5 avec participe présent et 1 juxtaposée. Illisible! On n'est plus dans un roman mais dans un master de grammaire.

Cent fois en si peu de pages reviennent les mêmes lancinements sur la cruauté de l'abandon, sur la solitude, sur les déchirures des sentiments.

Devoir à faire à la maison: racontez la même histoire sur la musique de Brassens, *La princesse et le croque-notes*; pas de refrain, sept sizains en décasyllabes, trois cents mots maximum.

Aulde France ♦



Médée chérie, Yasmine Chami, Actes Sud, 2019. 120p.

ANTOINE CHOPLIN

UNE VOIX DE DOUX SILENCE

Antoine Choplin a la tendresse de Holder et la douceur de Michel Quint quand il est doux. Même quand il s'attaque à des sujets graves, voire terribles (cf. *Une forêt d'arbres creux* sur les camps). Ici, il peut bien faire semblant de nous raconter une histoire d'amour naissante, c'est l'ombre du Chili d'Allende, mis à bas en 1973 par les États-Unis de

Nixon et Kissinger (qui sera, comble du cynisme, Prix Nobel de la Paix cette année-là!) qui plane sur les personnages.

Ernesto est astronome dans le petit observatoire de Quidico (au Chili). Il se rend un jour à Santiago pour obtenir la réponse à une demande de subvention d'équipement pour moderniser un peu son vieux télescope. Il fait le détour par le musée de la Mémoire dédié au 11 septembre 73. Parmi les photos exposées, il reconnaît le visage de Paulina qu'il aime et qui disparaît dans la tourmente. Une femme est là, visiblement aussi émue que lui par les journaux qu'elle feuillette. Entre eux va, lentement, difficilement, se nouer quelque chose d'un amour si tant est que l'on puisse aimer après ce que l'on a vécu.

Partiellement du titre en dit beaucoup sur l'âme d'Ernesto et d'Ema, et sur l'écriture de Choplin – comme l'oxymore de son second roman *Léger fracas du monde*, qui aurait pu servir ici de titre. Les choses sont rarement affirmées, jamais assénées. Ernesto fuit sans cesse, il se dérobe aux aveux. Ema mettra plusieurs rencontres avant d'avouer que l'amour qu'elle fuit sur les photos est celui de son père (toujours vivant mais elle le perd ainsi définitivement) qui était, sous les années Pinochet, pilote d'hélicoptère. Que l'on se souvienne de l'usage que la dictateur faisait alors de ces avions –

mais l'armée française en Algérie fit à peine moins pire –, en précipitant les militants pro-Allende dans l'océan (Pacifique est son nom!)... Ce sont deux amputés de la vie qui se rencontrent, comme sont amputés les amis de Quidico qui plantent en terre, regardant l'île aux Morts, les totems sculptés par Diego.

Roman de la résilience. Quand Ernesto retrouve Ema au fond d'une petite grotte qu'il lui a fait découvrir :

“Elle s'est finalement arrêtée à côté de moi, assez essoufflée, au bas de la prairie. Je me suis relevé. Elle a passé ses doigts dans ses cheveux en riant un peu. Je me suis approché d'elle, j'ai enlevé ses mains de ses cheveux et j'ai mis les miennes à la place et j'y ai enfoui aussi mon visage. Enfin, disons, une bonne partie.”

Les “aveux” closent ce bref récit :

“Tout en marchant, Ema a approché son front de mon épaule. On verra bien, n'est-ce pas, Ernesto, elle a dit doucement. J'ai hoché la tête. Sûr qu'on verra bien, j'ai dit, la nuit sera belle.”

“La nuit sera belle” : entendez que la nuit sera toujours là mais que leur rencontre la sublimerait.

Une seule chanson est citée par Choplin, une chanson de Victor Jara, torturé et assassiné le 18 septembre 73 : *Té recuerdo Amanda*.

“Je me souviens de toi, Amanda / La rue mouillée / Toi courant à l'usine / Où travaillait Manuel

Le sourire épanoui, / La pluie dans les cheveux, / Rien n'avait d'importance / Tu allais le retrouver, / Lui, lui, lui, lui

Qui partit à la sierra / Qui jamais ne fit de mal, / Qui partit à la sierra / Et en cinq minutes, / Il fut déchiqueté...”

La chanson est de 69. Jara avait déjà tout deviné, de ce qu'il convenait d'attendre des États-Unis. Ils avaient déjà dévoilé tous leurs talents au Vietnam. Ils n'ont pas changé : un pays assassin...

Marc Frétoy ♦



Partiellement nuageux, Antoine Choplin, La fosse aux ours, 2019. 135p.

GOUST-ABTEY-DUSSÉAUX

« KAMARADES »



Pour cette période hivernale émaillée les samedis par l'acte 1, 2, ... des *yellow vests*, j'ai été attiré par les couvertures de cette série de trois BD...

Février 1917. Dans ce qui est encore Petrograd, Volodia s'prend d'Anastasia! Mais dans une Sainte Russie en guerre, l'Histoire est en marche et emporte tout avec elle...

Ayant un certain goût pour l'Histoire et ses romances parfois, je me suis laissé attraper par la série. Dès le début, j'ai un peu froncé les sourcils face à cette révélation (qu'on appelle maintenant "fake news") concernant Staline: les auteurs le présentent à cette époque comme un agent de l'Okhrana, la police politique du tsar Nicolas II. Cela permet déjà de montrer Staline tel qu'il s'est historiquement révélé, un sacré manipulateur qui en devint même sanguinaire.

Certains vieux copains vont me reprocher ces lignes!

Puis on découvre Anastasia, la plus jeune des filles Romanov, qui se révèle être le vilain petit canard... Elle a 17 ans et est effectivement un peu rebelle, elle fait encore actuellement l'objet de légendes et rumeurs.

Par contre, le marché passé entre le Kaiser et Lénine (exilé en Suisse) est véridique: Guillaume II a favorisé le retour ferroviaire de Vladimir Oulianov en contrepartie d'un accord de paix, une fois arrivé au pouvoir! Staline signera plus tard un pacte crapuleux avec le III^e Reich! Les sales magouilles de certains dirigeants...

Je ne sais comment est le ciel dans cette Russie hivernale, j'espère pour eux que c'est moins gris. Par contre

le dessin est agréablement colorisé; je pense que la technologie a permis cette réussite. Cela me plaît, mais il me manque l'impression du coup de crayon manuel.

Je me suis retrouvé parfois dans la pleine actualité de notre période qui grogne: «*Sois mon allié, qu'en dit-tu... camarade?* – *J'en dis « camarade » Kerenski, que ma révolution n'est pas la tienne.*»

Je n'ai découvert que peu de grandes planches, on est dans l'histoire des hommes dessinés un peu à la serpe, mais ça passe bien. Évidemment, on est en BD, les féminines sont douces à visualiser... Il y a de la guerre, de la roublardise politique et un fond de romance.

Les couleurs sont dans le gris/bleu/sépie; si le rouge advient c'est qu'il y a de la violence sanguinaire.

À un autre moment cet improbable dialogue, sur une île de la mer Baltique, entre le tsar et un caporal moustachu:

«*Partout où je vais, vous me suivez comme mon ombre, caporal. J'imagine que si je tentais de fuir vous n'hésiteriez pas à...*
– *... vous tuer? Évidemment non! je ferai mon devoir. Pourquoi, altesse, vous y songez?*

– *En toute franchise, caporal, oui parfois...*

– *Si vous étiez un authentique patriote, majesté, vous n'hésiteriez pas à tuer les vôtres de vos propres mains... avant de vous donner la mort. Un homme au-dessus des hommes... un guide, un véritable chef...*

– *Je sais quel est mon devoir, mais pour l'accomplir les forces me manquent. Mais, au fait, j'ignore encore votre prénom.*

– *Adolf...*»

Soudain, une très belle planche sur une double page: un fleuve rouge révolutionnaire et guerrier «*Au garde à vous, soldats! Regardez défiler les fiers soldats de l'armée blanche!*





Les voici convertis. Les blancs sont devenus rouges!!! Ah, Ah, Ah!»

J'aime le dessin de Mayalen Goust, il privilégie l'intention des sentiments (les regards sont très expressifs), il magnifie le ressenti.

Je relève ceci, dans le commentaire d'un internaute :
« Cette série a cependant le mérite de rendre l'histoire

compréhensible en vingt minutes à quiconque, ce qui fera plaisir à la ministre [alors N. Vallaud-Belkacem] qui veut adapter les connaissances aux petits pois de la nouvelle population de la diversité collégienne, aux profs qui ont de la peine à conserver l'attention des élèves, comme aux voyageurs du métro qui survolent des BD sur tablette entre leurs stations. »
« Argoul », le 10/06/2015

Le dernier tome a pour titre « Terre promise », il traite majoritairement de la famille Romanov qui aurait eu le loisir de vivre l'exil sous une autre identité. Cela nous dirige vers un « happy end » sans grand intérêt ; bien sûr on y découvre encore de basses manœuvres politicardes dont je ne saurais distinguer la véracité historique.

C'est sur un sentiment confus que j'ai fermé la série : c'est troublant, déroutant. Pas véridique.

Michel Deshayes ♦

Kamarades, Mayalen Goust (ill.), Benoît Abtey & Jean-Baptiste Dusséaux (scén.), 3 tomes : *La fin des Romanov, Tuez-les tous!, Terre promise*; Rue de Sèvres, 2015-16-17.

MORRISSON - ADLARD

« LA MORT BLANCHE »



Première Guerre mondiale, sur les sommets glacés des montagnes du Trentin, l'impitoyable tuerie des Italiens et des Autrichiens. Ce qu'a si précisément et cueillement écrit le grand écrivain Rigoni Stern. La neige envahit la vision, sait-on encore qui est l'ennemi?

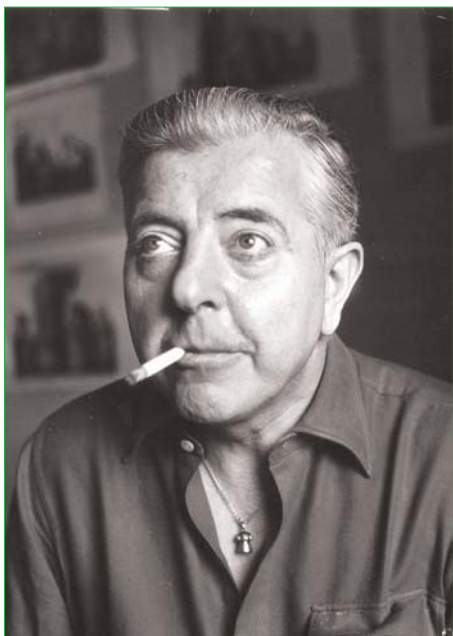
Le trait d'Adlard ne marque guère de différence entre les uns et les autres, si bien que l'on perd vite l'idée d'un scénario : nous n'avons là que des hommes au bord de la mort et qui se battent de façon animale, instinctive. Même l'idée de

survivre peut leur peser. Faut-il qu'ils aient perdu tout repère intérieur, ces montagnards, pour en venir à provoquer des avalanches qui engloutissent ceux d'en face. Qui sont les mêmes. Parfois, sur deux trois pages, on retrouve un bout d'histoire mais dès que reprend le massacre, on est de nouveau dans le maelström nival où chaque visage n'est qu'un cri d'horreur et où tout n'est plus que boucherie. Le traitement sans couleur – on est dans un gris cuivré – ajoute à la confusion bouleversante : qui Italien, qui Autrichien ? Qui déjà mort, qui en sursis ? La vie est réduite à l'état de mécanique, il n'y a plus d'âme, plus de sentiments, plus d'attente, plus d'espoir. Plus rien. On ne sait plus qui tire sur qui mais la mécanique doit servir : alors on tire. Tous les regards sont des regards d'effroi. Quand on pense à toutes ces pitreries de commémoration du Centenaire de la Grande Guerre, ces discours à la Déroulède et ces breloques, une seule chose vous vient : l'envie de vomir!

Roger Wallet ♦

La mort blanche, Robbie Morrison, Charlie Adlard, Delcourt, 2014.

UN INVENTAIRE À LA PRÉVERT

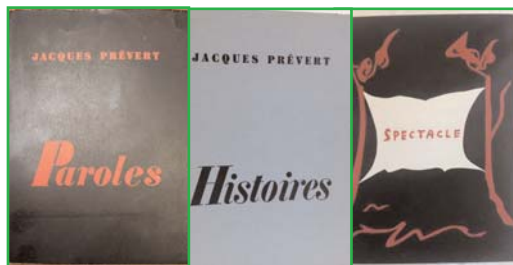


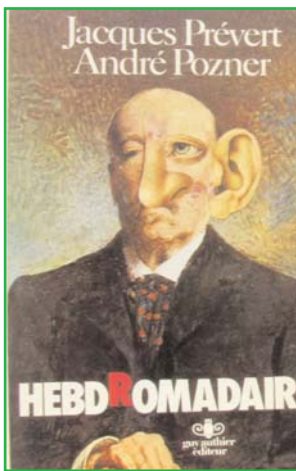
Des recueils de poèmes: *Paroles* (1946), *Histoires* (1946), *Spectacles* (1951), *Grand bal de printemps* (1951), *La pluie et le beau temps* (1955), *Fatras* (1966), *Imaginaires* (1970), *Choses et autres* (1972), *Hebdromadaires* (entretiens avec André Pozner, 1972)... des dialogues de films savoureux: *L'affaire est dans le sac* (avec Pierre Prévert), *Quai des brumes* (avec Marcel Carné), *Le Crime de Monsieur Lange* (avec Jean Renoir), *Les Enfants du Paradis* (avec Marcel Carné), *Les Amants de Vêrone* (avec André Cayatte), *Le Roi et l'Oiseau* (avec Paul Grimault)... de magnifiques collages également et... plusieurs ratons laveurs. Il faudrait un livre entier pour tout citer! Sans compter sa participation prépondérante au groupe *Octobre* jusqu'en 1936, ainsi que sa collaboration avec les Surréalistes (groupe qu'il quittera suite aux divergences de vue avec André Breton). Parfois décrié (ne pas lire l'article infâme de Houellebecq!), il est désormais un poète (c'est cependant un

qualificatif qu'il n'aimait pas) majeur du vingtième siècle (c'est une banalité que de dire cela). Quand on dit Prévert, on sait de quoi on parle et immédiatement ses poèmes résonnent en nous. Un libertaire, c'est ça qui dérangeait et qui dérange toujours! Ce n'est pas un hasard si, dans la partie intitulée *Charmes de Londres* du recueil *Grand bal de printemps* (avec des illustrations du photographe et ami Izis), il cite Thomas de Quincey (1785-1859): «*Je dois le reconnaître, d'une façon générale les pauvres ont plus de philosophie que les riches. Ils sont prêts à accepter plus rapidement et de meilleur humeur, ce qu'ils considéraient comme des maux inévitables, des pertes irréparables...*» Jusqu'en 1946, Prévert n'avait écrit que quelques poèmes éparés et c'est sur l'insistance d'Henri Michaux auprès d'un éditeur que sortit son premier recueil *Paroles*.

(Entre nous, je dois vous avouer que, décider d'écrire cette rubrique sur Prévert ne fut pas chose facile: j'avais peur que cela fasse un peu «bateau», quand on dit «Prévert», on pense surtout aux chansons et/ou poèmes les plus célèbres, pas forcément à un grand poète, style Baudelaire ou Rimbaud. Puis, je me suis souvenu que c'est en le découvrant (j'avais dix-sept ans et un copain de lycée m'avait prêté *Paroles*) que j'ai mis le pied à l'étrier (j'ai essayé avec la main, mais ce n'est pas facile) de la poésie. Je voulais écrire comme lui, cela me semblait facile... Grossière erreur! Pour moi, quand je dis «poésie», c'est son nom qui vient en premier! Mais, j'étais loin de m'imaginer l'ampleur de la tâche... un HOMME unique... vraiment!

Pour terminer, je ne ferai que citer la conclusion d'*Hebdromadaires* (un livre qu'il faut absolument lire et qui nous en apprend beaucoup sur Prévert et ce qu'il pense de ce qu'on appelle communément *la poésie*):





«Ce n'est pas si fréquent de rencontrer un homme qui parle à livre ouvert, un livre qu'on aime lire».

Pater noster

Notre Père qui êtes aux cieus
Restez-y

Et nous nous resterons sur la terre

Qui est quelquefois si jolie
Avec ses mystères de New York

Et puis ses mystères de Paris
Qui valent bien celui de la Trinité

Avec son petit canal de l'Ourcq
Sa grande muraille de Chine

Sa rivière de Morlaix
Ses bêtises de Cambrai

Avec son Océan Pacifique

Et ses deux bassins aux Tuileries

Avec ses bons enfants et ses mauvais sujets

Avec toutes les merveilles du monde

Qui sont là

Simplement sur la terre

Offertes à tout le monde

Éparpillées

Émerveillées elles-mêmes d'être de telles merveilles

Et qui n'osent se l'avouer

Comme une jolie fille nue qui n'ose se montrer

Avec les épouvantables malheurs du monde

Qui sont légion

Avec leurs légionnaires

Avec leur tortionnaires

Avec les maîtres de ce monde

Les maîtres avec leurs prêtres leurs traîtres et leurs réîtres

Avec les saisons

Avec les années

Avec les jolies filles et avec les vieux cons

Avec la paille de la misère pourrissant dans l'acier des canons.

in *Paroles*



Ne rêvez pas

(l'ordinateur)

Ne rêvez pas

pointez

grattez vaquez marnez bossez trimez

Ne rêvez pas

l'électronique rêvera pour vous

Ne lisez pas

l'électroliseur lira pour vous

Ne faites pas l'amour

l'électrocoïtal le fera pour vous

Pointez

grattez vaquez marnez bossez trimez

Ne vous reposez pas

le Travail repose sur vous.

in «Choses et autres»

Prémonitoire, n'est-ce-pas?

Mario Lucas ◆



FUSIBLE

Ce n'est pas exactement le nom du métier qu'il exerce mais cela résume bien sa fonction : éviter le court-circuit. Plus qu'une profession : une vocation. S'il s'est retrouvé à l'exercer, il ne l'a d'ailleurs jamais véritablement choisie. Mais, quand il y pense, a-t-il jamais rien fait d'autre que de jouer les fusibles ?

La première fois, il a deux ans ! On est en 1955, à Aurillac, dans le Cantal, qui est un département français. Le jeune Raymond D. est appelé sous les drapeaux. La guerre d'Algérie vient de commencer, il fait tout pour y échapper. Une idée : soutien de famille. Il se met en quête d'une jeune fille, si possible orpheline et si possible de santé fragile mais surtout dotée d'un lardon. Juliette B. tombe à pic, avec son voile au poumon et son petit Michel. Ils se marient. Face à ce déchirant tableau familial, Raymond D. est exempté. Merci Michel.

En 1958, Michel sait lire, à cinq ans, avant même d'aller à l'école. C'est que le gnard est d'une intelligence fulgurante et qu'il est hypermnésique, même si le mot n'existe pas encore. Seulement il est d'une sensibilité exacerbée et il pleure souvent. "Toujours" dit son père "et surtout la nuit, toutes les nuits. Je n'en peux plus, il m'use les nerfs." Et, le 4 juin 58, après avoir entendu à la radio le "Je vous ai compris !" du Général, le père déguerpit. Soit dit en passant, il déguerpit avec une jeune Italienne au physique avantageux, une certaine Gina L. qui tournera plus tard quelques scènes au cinéma.

Le petit Michel saute deux classes à la primaire, une au collège et passe son bac à 14 ans et demi (juste après Mai 68). Mention Très bien. Il se lance dans des études de droit puis entre à l'ENA (Promotion Voltaire). Ses camarades de promotion apprécient sa générosité et sa clairvoyance : il est désigné pour les représenter auprès du conseil d'administration. Il a un début de liaison avec sa camarade Ségolène R. mais celle-ci est prête à toutes les bravitudes et, un soir où Michel refuse de sortir pour travailler sur un exposé, elle tombe dans les bras de François H. "Michel n'est pas avec toi ?" "Oh, Michel... Lui, y'a que les études qui comptent..." "Je voulais pas t'en parler mais je me demande s'il est vraiment de gauche." "De gauche ? susurre Ségolène. Tu veux dire comme toi ?" "Ben oui... enfin..." ironise François.

Michel D. opère alors un virage à 180° et décide de se lancer dans la chanson. Ce sont les grandes années Delpech et l'artiste est débordé par le succès, il est sollicité de partout et ne peut plus faire face. Il tombe un jour sur Michel D. venu faire entendre à Eddy Barclay une de ses compositions. La saillie du producteur est claire et nette : "Jolie voix et jolie moustache, ça peut être utile, non ?" et le trentenaire se retrouve illico embauché comme doublure de Delpech. Leur quasi-homonymie est un atout supplémentaire. Ce sont de belles années pour Michel D., d'autant que le chanteur solognot traverse de fréquentes périodes de dépression et qu'alors l'ex-énarque le supplée. Mais c'est aussi sur lui que rejaillit les baisses de vente des disques et Barclay finit par le licencier.

Michel D. traverse alors quelques années sombres. Il n'en émerge qu'au début de la présidence Chirac qui le voit revenir à ses premières amours : le droit. Il doute de sa valeur quand il voit son camarade de promotion, Dominique de V., accéder à de hautes fonctions. C'est lui, de V., qui le remet en selle. Michel D. est nommé chef de cabinet à la Préfecture de Police puis au ministère de l'Intérieur. Ce qui lui manque pour grimper au sommet de la hiérarchie ? Sa vieille amie Ségolène qui est, elle, une championne du rebond, analyse : "Tu as toujours été trop bon élève. Rien de tel que de te ramasser, à certains moments, une vraie gamelle, ce que j'ai su faire. Et vois comme mon image s'en est trouvée renforcée dans l'opinion publique. Oui, ce qu'il te manque, c'est un vrai beau terrible gadin."

Son (derechef) ami François H. va lui en offrir l'occasion : il le nomme Préfet de Police. Mais la fin de septennat va pépère et il n'a guère l'occasion de déployer son talent. C'est le président M. qui va la lui offrir. Cette année-là la contestation enfle et les manifestations des Gilets Jaunes déstabilise l'exécutif. À Paris ça castagne (sic!) toutes les semaines, les sondages sont en chute libre. Comment s'en sortir ? Un temps le président M. songe à faire sauter son fusible Édouard P. mais la ficelle est trop grosse. Alors il décide de liquider sa seconde main Michel D. Viré sur-le-champ ! Michel D. a l'habitude. Il exécute parfaitement la partition. Dommage que Delpech soit décédé entre-deux, il reprendrait bien la scène...

Marc Frétoy ♦

“LES LÈVRES QUITTÉES, LA PAROLE ALLAIT À L'AVENTURE” *

Lorsque j'étais élève de 7^{ème} (c'est ainsi qu'on dénommait jadis le cours moyen deuxième année dans les petites classes des lycées ou dans les villes prétentieuses) l'instituteur eut l'idée saugrenue de me confier l'écriture d'un poème pour alimenter le journal de classe. Je m'attelai donc à la tâche, l'esprit bucolique. Quand vint le temps de soumettre l'œuvre à son légitime censeur, ce dernier, par un impitoyable “Ce n'est pas un poème, cela ne rime pas”, mit fin à ma carrière de futur poète maudit.

Ce manque d'académisme, à ce point désolant, nécessita plusieurs années d'études secondaires pour être partiellement comblé. Il me fallut endurer de nombreuses migraines pour être en mesure de m'apitoyer sur la faiblesse congénitale de la rime en E muet, reconnaître le genre des autres, leur pauvreté ou leur richesse, traquer la césure de l'hémistiche, souligner les enjambements et les rejets mais encore distinguer la diérèse de la synérèse¹.

Sans être devenu un expert, l'hexamètre, l'alexandrin et l'octosyllabe n'avaient plus de secrets et je pouvais apprécier la virtuosité métrique d'un sonnet ou la subtilité des fatrasies² de Philippe de Beaumanoir. C'était bien suffisant pour obtenir une note honorable au baccalauréat mais trop convenu à mon goût. C'est qu'entretemps j'avais découvert que la poésie pouvait se passer de rime et même de vers, que le rythme exigeant des régularités acoustiques, la rupture du mètre n'entraînaient pas la dissonance. En conséquence, seuls les mauvais poètes composent des vers sans poésie. J'étais donc réhabilité.

Ce n'est pas en faisant des exercices de grammaire que l'on devient écrivain! À force d'autopsier la poésie comme un objet d'analyse, on finirait par la dépouiller de son essence. Celle-ci n'a rien à voir avec les allégories froides, les embellissements ou la mécanique servile de la grammaire métrique. Un poème en vers ou en prose dans sa banale et claire beauté ou dans son hermétisme, nous dit quelque chose de la vie et de la mort, de l'expérience et de la brève temporalité de l'humain. Chaque œuvre poétique – en écartant bien entendu celles des rimailleurs – possède une identité. Car le poète s'y expose corps et âme. Même à partir du prétexte le plus futile, il est le maître des métamorphoses des formes et du langage. La figure du poète suppose la perception presque

oraculaire des réalités. Plus que le romancier, il est celui qui s'arroge toutes les licences. Le brouillard peut ne pas être le brouillard et l'éternité durer moins d'une seconde. On l'imagine suspendu à l'éther alors qu'il ne fait qu'ordonner son propre chaos. Il peut atteindre à l'universel en demeurant singulier.

*Déjà, je vois sous le rivage
La terre jointe avec les cieux
Faire un chaos délicieux
Et de l'onde et de leur image*

Racine (L'étang dans Promenades de Port-Royal)

Quelle autorité pourrait imposer des frontières? La poésie est une langue transversale qui exprime une vision particulière du monde et conduit ses adeptes vers une dimension supérieure de la production symbolique. On ne peut pas la définir en termes de catégories littéraires ou artistiques car ses sources d'inspiration et d'expression sont multiples, tant elle modifie l'acte d'écrire et de dire en réinventant la langue par ses audaces. L'intelligence s'avère souvent impuissante à en saisir la fulgurante émotion ou la puissance évocatrice. Sa géographie sonore offre une vision subjective contre la réalité affirmée. Pourtant la poésie ne renvoie pas toujours au monde trouble des “obscurités fertiles” de Rimbaud

*Elle est retrouvée.
Quoi? L'Éternité
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

Rimbaud (L'éternité dans Derniers vers)

La poésie n'est pas une sorcellerie³, ses enchantements nous libèrent.

Au plus fort de l'orage, il y a toujours un oiseau pour nous rassurer. C'est l'oiseau inconnu, il chante et il s'envole. René Char (Rougeur des Matinaux dans Les Matinaux)

Son alchimie opère même chez les auteurs les plus classiques. Quel que soit le choix du poète, métrique syllabique ou rythme syntaxique, rimes ou effets sonores, la langue est domestiquée car elle sert toujours une parole qui le dépasse. La tradition n'attribue-t-elle pas au poète un feu sacré?⁴

* Éluard

1. Diérèse: on prononce har/mo/nil/eux. Synérèse: on prononce har/mo/nieux. Cela a donc une incidence sur le nombre de pieds d'un vers.

2. Une fatrasie est un poème dont chaque vers peut se lire indépendamment. Très prisée à l'époque médiévale, elle a eu les faveurs des Surréalistes.

3. Pourtant la poésie est parfois une religion à mystères, elle nécessite une initiation qu'aucune école ne fournit.

4. Et même prophétique comme l'atteste le mot latin *vates*, poète inspiré par les dieux!

Deux textes nous ont été adressés,
inspirés par l'univers du dessinateur alsacien...

L'ÉTROIT BRIGAND



“Quand tu trouveras cette lettre, je ne serai plus là, à ta disposition. Pas la peine de me téléphoner ou de courir chez moi. Il n’y a plus rien à réparer : voilà des mois déjà que je t’ai quitté, sans même que tu daignes t’en apercevoir. Tu ne cherchais près de toi qu’un corps apaisant, dont tu avais déjà perdu l’âme. Si je suis restée jusqu’à ce 31 décembre, c’est uniquement pour ta fille Chloé dont j’enrage de tristesse à l’idée de ne plus être auprès d’elle. Surtout ne va pas aussi la gâcher avec ton mépris absolu et peut-être définitif de toute aspiration féminine à exister comme être doué de raison et de pensée...”

Merde ! Il était sidéré. Son téléphone... Ah, voilà. Le numéro composé, il entendit comme une voix cotonneuse énoncer : *“Ce numéro n’est pas attribué, veuillez...”* Même résultat à la seconde tentative. Merde ! Son fixe, alors ! La voix qui répondit lui parut moins cotonneuse, mais le résultat fut identique aux précédents. Il s’aperçut que la feuille de papier était tombée à terre avant qu’il ait fini de lire les mots qui précédaient la signature. Il chiffonna la lettre et la jeta sans terminer la lecture : elle LES abandonnait le jour de la Saint-Sylvestre. Il se foutait du reste.

Il eut juste le temps d’avalier un calva qui lui râpa l’œsophage, avant d’entendre sonner à la porte d’en-

trée. Elle a oublié quelque chose, se dit-il tout en mesurant l’incongruité de cette réaction. Surtout parce qu’à la réflexion, cette lettre de rupture ne l’étonnait qu’à moitié. Plus exactement, il avait le sentiment que son corps, dont l’appétit sensuel aurait dû alimenter la révolte de l’intellect humilié, avait comme... amorti le coup. C’est alors qu’il pensa à Chloé. Personne ne répondit à l’appel qu’il lança au hasard à travers l’appartement. On sonna à nouveau plusieurs petits coups scandés comme un slogan : *“Ou-vre-moi !”* Qu’est-ce que Chloé faisait sur le palier ? Il courut jusqu’à l’entrée, bouscula la femme de ménage et saisit l’enfant dans ses bras, éperdu.

“Votre dame m’a demandé exceptionnellement d’aller chercher la petite à son école.” La femme ajouta après un silence : *“Voulez-vous que je lui donne son goûter ?”* Merde, il avait dû lui paraître à l’ouest. D’abord récupérer. *“S’il vous plaît... Je suis débordé. Brigitte m’a appelé au bureau pour me prévenir qu’elle devait se rendre auprès de sa mère et que vous ramèneriez Chloé. Je vous laisse avec la petite le temps de terminer un travail...”* La nausée quand même d’avoir dû appeler l’autre garce par son prénom !

*

Il avait dîné avec la fillette en réchauffant les ressources disponibles du frigidaire. De toute façon son réveillon était foutu et il n’avait pas de nurse pour Chloé sous la main. C’est après la cérémonie du brossage de dents qu’il avait voulu la mettre au lit et qu’il avait trouvé les deux paquets sur l’oreiller. *Pour Chloé, une bonne année ! Pour papa. Merde !* Qu’est-ce qu’elle avait encore pu inventer ? De ce point de vue c’était au-delà de ses attentes : c’est l’album des *Trois Brigands* qu’il extirpa de son emballage-cadeau. Mer-de, en plus elle a mélangé les cadeaux ! Quand sa fille exhiba l’album *Fornicon* du papier multicolore décoré de petits canards, il eut une révélation. La salope ! Offrir *Fornicon* à une enfant de six ans ! Vite garder une preuve, il allait lui faire payer ça ! Trop tard,

les emballages n'avaient plus aucune forme et gisaient en lambeaux déchirés à terre. Au pire, c'est lui qu'on soupçonnerait d'assouvir une vengeance irresponsable !

Les Trois Brigands, il connaissait par cœur : ces pillards impitoyables finalement mobilisés pour le bonheur de la petite fille qu'ils avaient enlevée et enfermée. Qu'est-ce qu'elle voulait qu'il en fasse, cette pétasse ? Vite trouver un motif pour échanger les albums ! Merde, Chloé fixait, l'air triste, son album grand ouvert sur la petite jupe verte.

“Qu'est-ce qu'il y a mon cœur ?” demanda-t-il hypocritement à sa fillette, en mettant une main sur l'album ouvert.

“Comme c'est triste, papa ! La dame est tellement pauvre qu'elle est presque toute nue ! Sa culotte est déchirée. Comme elle doit avoir honte, papa !”

Il ne répondit pas tout de suite à cette remarque ingénue marquée du sceau du bon sens. À dire vrai, il ne se sentait pas très fier non plus.

Et l'enfant d'ajouter : “Oh, tu as vu papa, la pauvre est attachée à un anneau comme un oiseau prisonnier dans sa cage ! Que c'est triste ce livre de Brigitte !”

Enfin l'inévitable : “Pourquoi elle ne nous a pas téléphoné, Brigitte ? Elle va rester partie longtemps ?”

Merde.

*

Ce matin du 5 janvier, le facteur n'a déposé dans la boîte-aux-lettres qu'une lettre dont j'ai tout de suite reconnu l'origine. La lettre de basses injures que je lui avais adressée pour commencer cette fichue année, et qui m'est revenue avec la mention : “non distribuée”. La garce, son coup de Jarnac était préparée de main de maîtresse : changement de téléphone, changement d'adresse. Elle avait dû fomenter la chose des mois durant, et je n'avais rien soupçonné !

C'est vrai que je n'y songeais même plus depuis que la routine des couples établis s'était installée entre nous. À y réfléchir, est-ce que ça n'était pas aussi cette longue période de ma vie sans autre liaison, sans autre emballage qui m'aurait endormi dans une sorte d'attachement routinier pour cette femme encore agréable, et qui ne déparait pas à mon bras ? Mais ma Chloé, est-ce que je vais aussi m'habituer à l'ignorer comme on ignore un meuble inanimé et forcé de rester vous servir là exactement où vous avez besoin qu'il soit ? Un

jour, fatalement, elle partira. Au bras de quel homme ? De quel type désireux de l'enfermer peut-être, à volonté, dans son décor privé ? Un jour abandonnée comme elle l'avait été avec moi ? Elle déjà si...

Bon, j'ai récupéré *Fornicon*. D'ailleurs, je l'ai feuilleté sans grand intérêt, encore troublé par les réflexions de la petite. Une vision du graphisme qui ne m'avait jamais effleuré auparavant. J'étais plutôt sensible aux silhouettes fuselées comme celles qui retiennent souvent le regard quand on croise dans l'avenue de jeunes beautés ondulantes en jean moulant ou en robe courte sur un deux-roues. Inexpérimentées et peu expertes, certes, mais... Je me suis même demandé si cet album n'était pas conçu comme une sorte de chausse-trappes pour un lecteur comme moi. Appréciant les formes généreuses et les poses suggestives, j'en ressors à présent mortifié comme si je m'étais comporté, devant ces magnifiques corps finement torturés, comme un abject voyeur. La garce, elle a même réussi à gâcher ce plaisir clandestin, en jetant sur l'album la lumière aveuglante d'un regard d'enfant, celui de ma propre fille ! J'ai aussi tenté de me documenter davantage sur le dessinateur, mais la seule conclusion, c'était que ce diable d'Ungerer aurait parfaitement été capable de ce que ces pisseurs de copie de la critique auraient nommé “provocation subversive”... Du coup, l'album des *Trois Brigands*, Chloé veut qu'on le lui lise tous les soirs.

Un samedi soir que sa grand-mère avait gardé la fillette chez elle pour la nuit, j'ai eu droit le lendemain à une réflexion typiquement féminine, digne en tous points de la Brigitte, ah, celle-là...

“Pas si bête, cette histoire de “brigands” englués dans l'accaparement immédiat sans vision d'avenir, et que le bon sens d'une enfant fait évoluer... Ça pourrait faire réfléchir bien des hommes. Bien des hommes qui perdent leur vie à trop bien le gagner. Ils pensent avoir fait assez pour ceux qui les aiment. Et ils ne les voient même plus...”

Merde. Elle aussi.

Ça a eu l'air de l'étonner que je ne réponde rien, et que je lui souris.

Michel Le Drogo ♦

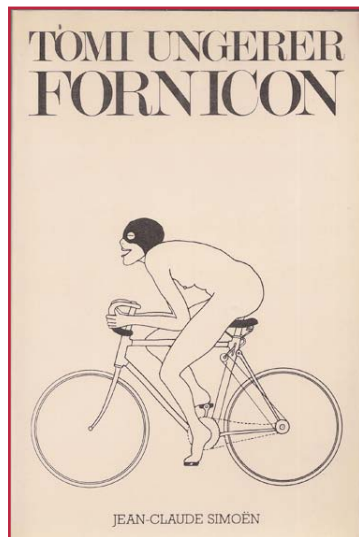
LETTRES AU PÈRE NOËL

Lundi 3 décembre

Cher Père Noël,

Je m'appelle Emmanuel, j'ai huit ans, j'habite Lamotte-Beuvron dans le Loir-et-Cher et je t'écris encore pour te dire que j'aimerais bien que tu m'apportes en plus des jeux que je t'ai déjà demandés dans ma lettre avant, un autre cadeau, un livre. Je t'explique. Hier, comme c'était bientôt les vacances de Noël et qu'on n'avait pas été trop insupportables, la maîtresse Mlle Martinez, pour nous récompenser, avait décidé de nous lire une histoire. Faut t'avouer que dans l'école on a la réputation d'être une classe pas facile. C'est vrai qu'on chahute pas mal et que quand il y a une bêtise à faire on n'est pas les derniers. Comme la fois où Kevin s'est caché dans l'armoire où on range les livres de classe pendant que la maîtresse avait le dos tourné et qu'on a ouvert la fenêtre et qu'on a fait croire à Mlle Martinez qu'il avait sauté dans la cour pour rentrer chez lui. Fallait voir la tête quelle faisait, on s'est bien marrés. Mais là on n'avait pas trop fait le bordel comme dit Anthony et elle nous a lu l'histoire d'une petite fille appelée Zloty qui partait en scooter voir sa grand-mère et qui rencontrait un nain et un géant qui devenaient ses amis. C'était un peu comme *Le Chaperon rouge* et c'était une histoire sur la différence et la tolérance qu'elle nous a expliqué après. En même temps elle nous montrait les images et les dessins et c'était chouette. Quand elle nous a expliqué que ça avait été écrit par un dessinateur qui s'appelait Tomi Ungerer et qu'elle nous a demandé si on connaissait, j'ai répondu que le nom me disait quelque chose parce que mon père un soir m'avait lu une histoire de brigands qui sauvaient une petite fille et des enfants et que sûrement c'était le même qui avait écrit l'histoire de Zloty. J'avais bien aimé les dessins même si au début les brigands ils faisaient un peu peur avec leurs manteaux et leurs chapeaux noirs et surtout leur hache toute rouge. Ça m'a donné envie de lire d'autres histoires comme ça, mais comme je savais pas quoi alors j'ai demandé conseil à mon grand frère qui va passer son bac au lycée et on a regardé sur son ordi. On a trouvé pas mal de livres de Tomi Ungerer avec des histoires comme celles de Zloty ou celle des trois brigands et de

chouettes dessins sur la couverture. Mais il y en avait aussi d'autres où il y avait pas de dessins. Mon frère a dit que je pourrais en demander un pour voir, ça changerait. Pourquoi tu demanderais pas celui avec le titre marrant *Fornicon* qu'il a dit en me faisant un clin d'œil ? Pourquoi pas j'ai répondu. Alors Père Noël si tu peux ajouter ça à mes cadeaux je serais très content et je te remercie. Je veux te dire aussi que comme je suis pas très bon en orthographe et en écriture j'ai fait relire la lettre à mon frère pour corriger les fautes. Il a rigolé quand il me l'a rendue.



Mercredi 27 décembre

Père Noël,

Je suis Emmanuel de Lamotte-Beuvron et je t'écri pour dire que tu ne ma pas aporté un des cado que je demandai. Tu m'a pas aporté *Fornicon* le livre de Tomi Ungerer. J'avai pourtant doné la letre à papa pour mettre un timbre et l'envoyé, il m'a dit qu'il l'avait fait mais que tu avais teleman de travail que tu a du oublié. Il souriait à maman en disant ça et mon frère lui il rigolait. Moi j'étais quand même déçu et un peu triste que tu avais oublié le livre même si j'avais eu les jeux. C'est pas grave, c'est mon anniv en mars je demanderai aux parent de me l'acheté. A l'année prochaine, père Noël.

Gérard Vanreysel ♦